

Le Magistrat

Abdelkader Raho

Le Magistrat

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12286-1

Le magistrat

Ce que je vais vous relater est une histoire que m'a contée un lointain parent. Il y a, peut-être, du vrai dans tout cela. Je n'en sais rien. Je vais vous la conter :

Je ne suis pas un homme au cœur tendre. Je suis magistrat de siège et j'ai le pouvoir de juger des êtres humains. De les condamner ou de les libérer. Je régis bien d'autres affaires et mon nom fait figure de notoriété. On m'invite dans les festivités et l'on me tire révérence dans les plus hautes sphères de la société. Je suis magistrat de siège, et malgré tout, je ne suis pas riche.

Je suis né dans une famille pauvre. Mon père était menuisier dans un atelier de maître. Il était juste et honnête et travaillait toute la journée. Quand il rentrait, il sentait l'odeur du vernis et de l'absinthe. Ma mère était plus instruite et me témoignait toute son assistance dans mes études. Elle faisait des heures de ménage dans l'école du coin.

Elle amenait, quelques fois, un livre de la bibliothèque de l'école ; et m'en faisait la lecture. Bien souvent, je l'ai vu écrire dans un cahier, qu'elle tenait toujours caché dans un de ses tiroirs secrets.

Tout enfant, encore, je rêvais de devenir riche. J'échafaudais, avec de belles manières, ce que je pourrais offrir à ma mère, mais aussi à mon pauvre père.

Malheureusement, par la suite, mon père eut un accident de travail et en succomba. Une petite pension nous a été attribuée, mais bien modeste. Et nos revenus mensuels diminuèrent en conséquence. Notre vie quotidienne devint affreusement misérable.

Tandis qu'en secret, je poursuivais mon rêve de richesse, ma mère se tuait au travail. Mais, elle continuait à écrire, et, un jour, elle m'annonça avec un enthousiasme sans borne :

– Je viens d'écrire un livre. Un roman qui raconte bien des choses.

– Tu as écrit un livre ! Mais c'est merveilleux maman ! m'écriai-je, avec joie.

– Je vais essayer de le publier. Je l'envoie à une maison d'édition renommée en France. Elle me le prendra, j'en suis sûr, m'avoua-t-elle, avec une sincérité débordante.

Je ne fis point de commentaires ; mais j'étais plus ou moins heureux de voir dans les yeux de ma mère, cette joie retrouvée.

Un mois plus tard, elle reçut une réponse de sa maison d'édition. Elle décacheta la lettre avec un empressement effréné. Et quand elle lut la lettre, son visage devint blême. Puis avec une rage incontrôlée, elle froissa la lettre et la jeta dans un coin perdu de la cuisine.

« Pas le pouvoir... Je n'ai pas le pouvoir... » Répétait-elle, puis elle se laissa choir sur une chaise. Et aussi pareille à une petite gamine, elle se mit à sangloter. J'ai voulu la consoler, mais elle me repoussa vivement. Aussi, me suis-je retiré silencieusement avec un sentiment de grand désespoir. Plus tard, j'ai récupéré la lettre et je l'ai lue :

Après les regrets d'usages de ne pouvoir la publier, l'auteur s'était même autorisé à lui écrire en ces termes presque :

« C'est une histoire émouvante, mais elle doit être réécrite, dans une écriture neuve, mais nous pensons que vous n'en possédez pas le pouvoir de le faire. »

Ce qui m'a frappé le plus, c'était ce mot : le pouvoir.

Depuis ce jour-là, je n'ai plus revu ma mère en train d'écrire. Elle avait tiré un trait final et décisif sur son aventure de romancière. Toutefois, j'ai eu l'impression que toute son attention s'était tournée vers moi. Et surtout sur mes études. Elle me forçait à étudier encore un peu plus. « Il n'y a que tes études qui comptent pour moi », me disait-elle, en souriant avec des yeux qui brillaient. Tout enfant que j'étais, je rêvais toujours à devenir riche. Je dormais

avec pleins de rêves dans ma tête où se mêlaient à la fois : belles villas, superbes bijoux, belles robes et pleins d'autres cadeaux que je réservais à ma chère mère. Je lui ferais plein de surprises.

Un jour, n'en tenant plus, je demandais à mon professeur de français : « Comment peut-on donc devenir riche dans cette vie et dans ce pays ? » Alors, il me répondit, l'air très sérieux : « Avec le pouvoir, mon fils... Le pouvoir ! » Puis, il referma son cartable et sortit de la classe, en me jetant un regard que je jugeais fort ironique.

« Le pouvoir ! » Plus j'y pensais et plus je voulais l'avoir. Et quand j'ai eu mon bac, ma mère me fêta comme un héros. Elle était si fière. À l'université, je m'orientais vers l'étude du droit. Des années passèrent, je n'avais qu'une idée dans la tête : devenir magistrat.

Quand j'ai eu mon diplôme de magistrat, ma mère était aux anges. Je prenais fonction dans la wilaya de la région. Plus tard, on me nomma juge principal. Je suis, depuis trois ans, en fonction dans ce poste suprême. J'ai le pouvoir de juger les hommes et les femmes. J'ai le pouvoir sur beaucoup d'autres choses. Cependant, j'ai une fiche de paie modeste et je ne suis pas devenu pour autant riche.

Je me sentais si déçu que je me faisais tant de mourants.

Un jour, ma mère me vit l'air absent et triste, s'inquiéta et me demanda :

– Mais qu'as-tu donc, mon fils ? On dirait bien que tu as des ennuis !

– Non, mère ! Rien, juste un peu de fatigues ! répliquais-je.

– Tu as des problèmes dans ton travail ?

– Non, mère ! Ne t'en fais pas, ça ira !

– Allez, regarde-moi dans les yeux ! Elle me fixa longuement, puis poursuivit :

« Tu as des problèmes ! C'est sûr ! » Ne pouvant plus lui tenir tête, aussi dus-je, me résigner à lui avouer dans une voix emplie de tristesse :

– Ma mère, je croyais qu'avec le pouvoir, je serais riche. Mon professeur de français m'avait dit : que le pouvoir amenait

irréremédiablement la richesse ; mais je crois qu'il a eu tort. Car finalement, je ne suis pas riche. Et dans mes rêves d'enfant, j'ai toujours voulu te gâter de beaux cadeaux. Mais hélas ! malgré toute mon instruction, je ne le suis pas. Elle m'enlaça tendrement, puis me souffla :

– Tu sais, avant quand je passais dans les rues, les gens ne me regardaient même pas. Dans les mariages et autres fêtes, les voisines ne m'invitaient nullement. On me regardait comme une femme de ménage et rien d'autre. Tant de fois, je me suis sentie si humiliée par certains regards blessants. Aujourd'hui, mon fils, tu viens de m'offrir le plus beau cadeau que j'attendais de la vie : le respect.

Oui, mon fils ! Aujourd'hui, on me salue et l'on m'invite à toutes les fêtes. Aujourd'hui, les gens me cèdent le passage. Et quand, je me fais rare, beaucoup viennent s'enquérir de ma santé. Lorsque, je vais au bain, toutes les femmes veulent être auprès de moi et me font gentiment une place. Et dans la rue, on me salue avec grande pompe. On m'estime et on me respecte. Tout cela, c'est grâce à qui ? Devine ? Mais, parce que mon fils est le magistrat suprême de la région, et non pas, pour autre chose. Et ça, mon fils, c'est le pouvoir ! C'est la vraie richesse, et c'est le plus beau cadeau que toute mère souhaite dans sa vie. Et toi, mon fils, tu viens de me l'offrir. Merci, merci à toi, mon très cher fils. Et elle m'embrassa avec une tendresse que seules les mères peuvent en témoigner.

PARTIE 1

Un Étrange Ami

Chapitre I

La famille Benhamed habitait une ville frontalière juste à soixante kilomètres du Maroc. Maghnia, ville algérienne était devenue dans les années 1975, une ville ouverte à toutes sortes de trafics. Les douaniers, malgré leur bonne volonté, étaient pratiquement dépassés par ce réseau de clandestinités. Et de nombreux groupes de maffia, spécialisés dans la contrebande des trafics de la drogue, virent le jour et dominèrent toute la région. Des monopoles se constituèrent. Le règne de ces magnats accapara les pouvoirs de l'autorité souveraine du pays. Même les douaniers plongèrent dans ce ruisseau de contrebande et nombreux d'entre eux trouvèrent leurs bénéfices. Dans ces tumultueux maillages, Benhamed officier dans les services douaniers était pris entre le dilemme de la loi et celui de la corruption. Mais, étant homme loyal et très nationaliste, il se fit un objectif de lutter contre cette gangrène qui manifestement semblait gangrener entièrement l'ensemble de la région.

Un certain magnat de la contrebande surnommé, le baron, régnait en maître incontesté, et sur la ville, et sur le marché de l'opium. Le Maroc était connu de par le monde pour sa production d'opium et il ne le cachait nullement. C'était un marché de production toléré et encouragé par les autorités marocaines dans toute sa légalité.

La famille Benhamed vivait et résidait dans la ville de Maghnia. Il y résidait depuis trois ans avec sa femme et un enfant de six ans. Il venait juste d'inscrire son fils à l'école primaire du coin, près du bâtiment des douaniers qui faisait aussi office d'habitation.

Sa ténacité, à vouloir faire régner la loi proprement dite, lui fit de nombreux ennemis. Et malgré sa persévérance, les événements

compliquèrent son existence. Il devint avec le temps la bête noire de tous les maffiosi de la région.

L'automne de 1978, va être une période très maléfique pour sa destinée. Et ce fut dans la tourmente d'une tempête violente que des gens malintentionnés s'introduiront brusquement dans sa demeure. Cette nuit-là, il fut assassiné ainsi que sa femme. L'enfant, qui s'était caché dans un placard lors de l'irruption de ces malfaiteurs, eut la vie sauve. Cependant, aussi apeuré qu'il était, et engouffré dans ce placard, il n'eut pas la possibilité de les voir. Les bruits et les cris de ses parents couverts par ce vent violent n'eurent aucune répercussion sur le voisinage. Ce fut un crime orchestré dans un climat incontestablement opportun.

Après ce drame tragique, Karim, l'enfant des Benahmed devint désespérément un orphelin et infortuné de bonne heure. Il fut recueilli à contrecœur par un grand-père très pauvre. Toute son enfance, il l'a vécue dans la douleur de la famine. Il quitta l'école très tôt et le cours de sa vie prit un tournant décisif. Le grand-père, vieillard de son état, le délaissa à tel point que l'enfant vécut plus dans la rue que dans la maison de son tuteur. La pauvreté dans laquelle il survivait l'amena à faire toutes les basses besognes. Il fut porteur, vendeur de journaux, laveur d'automobiles, garçon de courses et finalement pickpocket. À 18 ans, il eut à fréquenter les pires brigands du quartier. Un jour, avec un de ses acolytes, ils tentèrent de braquer une bijouterie. Cependant, les choses tournèrent très mal. L'effraction de la bijouterie lui fut fatale. Piégé par la police ; il fut arrêté. Il passa en justice et écopa de trois années fermes,

Incarcéré dans la prison même de Maghnia ; il se retrouva avec de redoutables bagnards. Par un pur hasard, il se retrouva, logé dans la même cellule que le redoutable baron de la drogue. Karim avait entendu parler de la renommée de ce terrible contrebandier, mais il n'avait pu le rencontrer. Quand, les gens parlaient de lui, ils le faisaient toujours à basse voix, et jamais, il n'eut entendu une quelconque critique à l'égard de celui-ci. On le respectait autant qu'on le redoutait. Mais très peu de gens le

connaissaient réellement, sous son vrai nom et c'était surtout son surnom qui faisait acte d'identité. Cependant, il n'y avait aucune image personnifiée de ce redoutable personnage.

Dans cette proximité cellulaire, Karim fit la connaissance du baron et lui raconta toute l'histoire de son existence. De l'assassinat de sa famille à sa dernière arrestation. Mais Karim ne savait nullement qu'il avait affaire au vrai baron et qui de surcroît se faisait appeler, dans cette prison sous son vrai nom, en l'occurrence Si Mokhtari. Si Mokhtari, après avoir pris connaissance de sa mésaventure, le prit en amitié. Il le chouchouta, le protégea et alla jusqu'à lui relater un peu de son existence. Mais il fit en sorte à ne pas lui révéler toute la vérité. Il mentit en bien des points et ne dévoila nullement son surnom. Karim, assurément mis en confiance par la confiance de son nouvel ami, lui témoigna une réciprocité amicale sincère et dévouée.

Si Mokhtari avait deux ans encore à tirer dans ce pénitencier. Comme il était incomparablement aisé, il ne manquait de rien. Tous les geôliers étaient à ses ordres. Il était choyé et vivait comme un pacha. Aussi, il se fit un devoir de faire bénéficier son protégé de tous ces avantages. Karim se sentait extrêmement ravi de cette providentielle bénédiction. Son estime et son dévouement pour son bienfaiteur étaient sans limites.

Après avoir purgé sa peine, Si Mokhtari fut libéré avec grande fanfare, mais avant de quitter la prison, il tint à sermonner Karim de venir le voir à sa sortie de prison : « Je te promets que je t'aiderais à remonter la pente. Je te le jure ! Tiens, je te redonne mon adresse. » Il le serra fortement dans ses bras. Puis, il s'en alla, se retournant à plusieurs reprises, en lui faisant des signes d'adieu de la main.

Une année plus tard, Karim à son tour eut l'opportunité de voir enfin s'ouvrir pour lui les portes du pénitencier. C'était l'été, et l'air chaud souffla sur son visage comme un baume de feu de joie. Il marcha avec une certaine nonchalance en levant de temps en temps son regard vers le ciel qui lui semblait immensément grand. L'ivresse de la nature, songeait-il, rien de plus beau. L'odeur de